

préparer, et dans l'intervalle la marée, cette porteuse d'eau qui ne s'arrête jamais, s'était mise à monter.

C'était une circonstance dont les guerriers miemac comptaient bien profiter ; parce qu'elle diminuait pour leurs ennemis les avantages d'un nombre beaucoup plus que double.

Quand les Iroquois, en ordre de bataille, prirent le chemin de l'Ilet, assez éloigné de terre ferme, tous les Miemac en état de porter les armes, les guerriers en tête, sortirent des rochers et, poussant le cri de leur nation, vinrent se placer sur la petite batture qui forme l'atterrage de l'Ilet, appuyés des deux côtés sur la marée montante.

Les Iroquois, bien que certains de la victoire, sentaient néanmoins que des hommes braves, ayant derrière eux leurs femmes et leurs enfants, n'étaient point un ennemi dont on put se promettre d'avoir bon marché.

Aussi marchaient-ils en bon ordre et lentement, et mirent-ils un temps assez long à parcourir la distance de plusieurs centaines de pas qui les séparait de leurs adversaires.

Les deux partis sont maintenant à portée d'arc :— les flèches se croisent dans l'espace qui les sépare :— le sang commence à couler :—des combattants tombent gravement blessés :—d'autres s'arrêtent pour arracher, de leurs membres nus, les pointes acérées qui en mordent les chairs !

L'avantage est aux Miemac qui attendent, de pied ferme et dans la meilleure position possible pour